

# Les mots d'enfants

Autor(en): **Sensine, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 4

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199188>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger<sup>ve</sup>, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements de-tout des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.  
Étranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## A la patrie vaudoise!

Les Vaudois célébreront, le 14 avril de l'année prochaine, le centenaire de leur canton. Une commission spéciale a élaboré un programme de réjouissances populaires. Il y aura des manifestations d'allégresse dans chacune de nos 388 communes. A Lausanne, le Conseil d'Etat et la municipalité, secondées par de dévoués citoyens, organiseront des cérémonies et des fêtes auxquelles les littérateurs, les poètes, les musiciens vaudois apporteront leur concours. Il y aura, entr'autres, une cantate à la Cathédrale, une représentation au Théâtre et, en été, un « festspiel » en plein air.

On a mille fois raison de marquer d'une manière aussi éclatante que possible la date du 14 avril 1903. Mais, ainsi que nous le disions il y a une année, cette journée-là brillera d'autant plus dans nos annales qu'elle laissera, outre l'écho des coups de canon, des chants et des fanfares, le plus de souvenirs durables, le plus d'œuvres utiles aux générations futures. Et nous faisons discrètement appel — en faveur de fondations de philanthropie, de bonne économie sociale ou de beaux-arts — à la générosité des Vaudois dont la bourse est mieux garnie que celle de l'Etat. Nous ne voulons pas renouveler aujourd'hui nos timides sollicitations, afin qu'on n'accuse pas le *Conteur vaudois* de scier les côtes à ses lecteurs. Et puis, nous avons bon espoir. L'année 1903 ne s'écoulera pas sans apporter d'agréables surprises aux Vaudois.

En attendant, voici déjà une œuvre importante qu'inspire la célébration de notre centenaire: la librairie Payot et C<sup>ie</sup> à Lausanne va publier une *Histoire du Canton de Vaud des origines*. Bravo! C'est M. Paul Maillefer qui l'écrira. Docteur ès-lettres, professeur d'histoire suisse à l'Université et à l'Ecole normale, fondateur et directeur de la *Revue historique vaudoise*, nul n'était plus apte à se charger de ce travail.

Il y a cinquante ans environ que l'historien Verdeil a publié son histoire du canton de Vaud. Dès lors, l'édition en a été complètement épuisée. Elle est aujourd'hui introuvable, et depuis fort longtemps, le public réclame, ou bien la réédition de l'œuvre de Verdeil, ou bien la publication d'une nouvelle *Histoire du Canton de Vaud*, à l'usage du peuple. C'est à ce besoin que répondra l'*Histoire du Canton de Vaud, depuis les origines*, de M. Paul Maillefer.

L'ouvrage formera un très beau volume grand in-8 de plus de 500 pages, texte complètement inédit et illustré de 200 gravures. Les éditeurs le présentent en ces termes au public:

Nous sommes à la veille de 1903. Le peuple vaudois va fêter le centième anniversaire de son existence comme nation indépendante. Nous sommes désireux de contribuer, pour notre part, à célébrer dignement ce centenaire en offrant au public vaudois tout entier une œuvre retraçant d'une façon complète les annales de la patrie.

Notre passé est modeste; mais c'est notre passé. Il est intéressant pour nous à ce titre. Il l'est encore à d'autres points de vue. Placé au centre de la

Suisse romande, dont il est le plus grand canton, notre pays a eu sur ses destinées une influence importante. Nous avons eu nos heures tristes, mais aussi nos heures belles et glorieuses. Nous avons subi des régimes divers, mais à travers ces dominations différentes, nous avons conservé notre caractère propre, nos mœurs et nos coutumes, notre indépendance intellectuelle, patrimoine imprenable et précieux. A travers les âges, notre peuple a, lentement mais sûrement, évolué dans la voie du progrès. Nos premiers ancêtres ont passé de la servitude à la liberté personnelle, et après eux, leurs fils ont passé de la sujétion à l'autonomie politique. Les campagnes ont prospéré. Les villes ont grandi. Les conditions sociales se sont améliorées. Au commencement du xx<sup>e</sup> siècle, le peuple vaudois peut regarder en arrière, relire les fastes de son histoire avec une légitime fierté.

Notre *Histoire du Canton de Vaud* retracera d'une façon aussi complète, aussi exacte, aussi vivante que possible, impartiale en même temps, le passé de notre patrie, depuis les temps où les premiers hommes connus habitaient le pays, jusqu'aux événements contemporains.

Par ses illustrations et la clarté de l'exposé, l'*Histoire du Canton de Vaud* aura un caractère populaire, chacun pourra la lire et la comprendre. Mais rien cependant de la rigueur et de l'exactitude scientifique ne sera sacrifié au souci de la forme. L'histoire est assez intéressante par elle-même, pourvu que le récit en soit présenté dans toute sa vérité.

Nous ne pouvions mieux faire pour la rédaction de cet ouvrage, que de nous adresser à M. PAUL MAILLEFER, docteur ès lettres, professeur d'histoire suisse à l'Université de Lausanne et aux Ecoles normales, fondateur et directeur de la *Revue historique vaudoise*, qui s'est fait une spécialité de l'histoire de ce pays et qui, depuis quinze ans, a patiemment recueilli les documents nécessaires à cette histoire nationale vaudoise. M. le professeur Maillefer est assez connu, et ses ouvrages sont assez répandus pour que nous puissions nous dispenser d'insister longuement.

L'*Histoire du Canton de Vaud* formera un magnifique volume grand in-8<sup>o</sup> de cinq cents pages environ.

Comme le texte, l'illustration a été composée avec le plus grand soin. Les gravures n'ont pas seulement pour but d'agrémenter le livre et de flatter les yeux. Elles sont toutes destinées à compléter l'enseignement donné par le texte. Nous donnerons plusieurs spécimens de notre architecture religieuse, de nos châteaux, de nos habitations particulières, du mobilier et de la décoration, des costumes civils et militaires. Enfin les portraits de quelques-uns de nos grands hommes figureront aussi dans notre ouvrage. Ainsi documentée et illustrée, notre *Histoire du Canton de Vaud* constituera une véritable galerie nationale, un musée en petit, un résumé de tout ce que la patrie vaudoise peut montrer de souvenirs intéressants.

L'*Histoire du Canton de Vaud* paraîtra en dix livraisons mensuelles, au prix de souscription de 70 centimes la livraison. Le prix en souscription du volume broché est fixé à fr. 7 et celui du volume splendide relié, fers spéciaux, à fr. 11. Sitôt la souscription close, le prix de l'ouvrage en librairie sera porté à fr. 10 l'exemplaire broché et à fr. 14 l'exemplaire relié.

Organe de l'esprit vaudois, le *Conteur* accueille avec un plaisir extrême la nouvelle de l'œuvre de M. Maillefer. Certain qu'elle fera honneur à notre pays autant qu'à l'auteur et

aux éditeurs, il la recommande d'avance à tous les Vaudois, chez nous et hors du canton, et à tous les amis des Vaudois et du canton de Vaud.

## Les mots d'enfants.

Il en est des enfants comme des hommes: dans les conversations enfantines, aussi bien que dans celles des grandes personnes, on entend souvent des choses charmantes et beaucoup de niaiseries ou de banalités. Les enfants, quelque peu frottés d'instruction, comprennent parfois tout de travers ce qu'ils ont appris en perroquets; si par hasard ils sont portés à bavarder, ils débitent alors des bourdes ridicules.

Jean-Jacques Rousseau, qui n'aimait pas beaucoup les enfants babillards, raconte à ce sujet une anecdote caractéristique dans son *Emile*. Il était à la campagne, chez une brave mère de famille, dont le fils aîné, petit homme fort bavard, émerveillait tout le monde par sa facilité de parole. A table, pour faire briller l'enfant, les invités le firent babiller à tout propos et il se mit à raconter la célèbre anecdote d'Alexandre-le-Grand et de son médecin Philippe, dont son précepteur lui avait parlé le matin même. Alexandre, dit Quinte-Curce, allait prendre une médecine que Philippe venait de lui préparer. Il reçut en ce moment une lettre de Parménion lui disant de se défier de son médecin qui voulait l'empoisonner. D'une main, il tendit la lettre accusatrice à Philippe, de l'autre il saisit le breuvage que ce dernier lui présentait et l'avalait d'un trait.

Le petit babillard avait conté cette anecdote avec un certain brio, s'extasiant sur l'héroïsme d'Alexandre. Et tous d'applaudir. Jean-Jacques seul n'applaudit pas; il se défiait un peu de l'intelligence du petit prodige. Après le dîner, il le prit à part et lui demanda ce qu'il avait trouvé de si courageux dans l'action du roi de Macédoine. « Je trouvai, dit-il, qu'il admirait plus que personne le courage si vanté d'Alexandre: mais savez-vous où il voyait ce courage? Uniquement dans celui d'avalier d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avait fait prendre médecine il n'y avait pas quinze jours, et qui ne l'avait prise qu'avec une peine infinie, en avait encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passaient dans son esprit que pour des sensations désagréables, et il ne concevait pas, pour lui, d'autre poison que du séné. Cependant, il faut avouer que la fermeté du héros avait fait une grande impression sur son jeune cœur, et qu'à la première médecine qu'il faudrait avaler, il avait bien résolu d'être un Alexandre. »

Malgré les progrès de l'instruction publique et des méthodes d'enseignement, il y a encore de par le monde pas mal de petits bavards assez semblables à celui de Jean-Jacques. La science est souvent dure à emmagasiner pour ces jeunes cerveaux; ils l'assimilent tout de

travers parfois, et ce qu'ils nous en servent, sous forme de réflexions personnelles, est alors d'une cocasserie réjouissante. La philosophie enfantine ne brille pas, en général, par la clarté et la logique.

Reconnaissons pourtant que dans le bruyant monde des enfants, il y a de charmantes petites âmes. Chez ces frères intelligences, qui découvrent chaque jour la vie, on rencontre aussi beaucoup de raison et de finesse. Les plus instruits nous étonnent bien des fois par les remarques qu'ils font, dont beaucoup d'hommes seraient incapables. Je me défie, en général, des petits prodiges, qui deviennent la plupart du temps des individus médiocres dans la vie; il y en a pourtant d'authentiquement remarquables. Quand Chateaubriand vit Victor Hugo pour la première fois, il ne l'appela pas pour rien « l'enfant sublime ».

C'est dans la catégorie des *intellectuels enfants* qu'on rencontre les plus spirituels; on ferait un livre avec les mots amusants qui sont tombés de leurs lèvres moqueuses. On connaît celui d'un célèbre auteur français, lorsqu'il voyageait en Espagne avec son père. Ils étaient arrivés près de Madrid, sur les bords du Manzanarès, alors complètement à sec, et, comme il faisait très chaud, le guide vint offrir un verre d'eau à l'enfant; mais celui-ci, repoussant le verre: « Allez, dit-il, l'offrir au Manzanarès, il en a plus besoin que moi. »

C'est par milliers qu'on pourrait compter les mots de ce genre.

J'avoue du reste qu'il y a quelque chose qui me plaît encore plus chez les enfants; ce sont leurs curieuses associations d'idées, les mots inconscients qu'ils font, sans viser à l'esprit, en appliquant tout simplement leur petite logique enfantine à nos affaires. Là, à mon avis, ils sont délicieux; leur charmante naïveté dériderait les fronts les plus moroses.

J'ai pour amie intime une mignonne personne de huit ans, qui a déjà emmagasiné un tas de choses savantes dans sa petite tête brune. C'est une demoiselle minuscule, à l'air sérieux et réfléchi, aimant les livres autant que les poupées et se plaisant à la conversation des grandes personnes. Un jour, à la table familiale, à propos du printemps, on se met à parler des cigognes. Chacun y va de sa petite anecdote sur ces fidèles oiseaux, chers aux Orientaux et aux Alsaciens. L'un des convives, peu au courant des faits et gestes de ces volatiles, croit devoir faire à la fin cette réflexion:

« En somme, les cigognes n'ont aucune utilité! »

Alors ma petite amie, qui connaît à fond la raison des choses et le rôle joué ici bas par la plupart des animaux, s'écrie d'un ton indigné:

« Comment, les cigognes n'ont aucune utilité?... Et qui apporte les poupons dans le monde? »

HENRI SENSINE.

#### Onna vesita dè bouanan.

Mé su zelà desando la veptra trovà on vilho que i'è auzu cognu dè lo teim è que l'avè fan de revè on iadzo.

L'ire justamein dè coutè l'foto que fasà dai dzevallè avoué dan dè.

— Cé va te, David, que l'ai deso dinse? Bin lo bouan!

— Ah! l'è té, m'n'ami, lo valet à Samuè. Cé ne va pas tant mò, que mè fá, è mè vouaitèin de la tita au pi. L'éga medze, le poillen hiette, cé va bin, cé va bin. La senanna passà i'è tia mon caion, i'è assebin einterra ma fenna, te sà prau. On è rudo bin quand on a tot reduit.

To paraì que sa fenna l'avà on bocon crouè

leingua, rappòdò que l'avà adi oquì à brama su sè vesins, m'a fé mau bin de l'oure devesa dinse, è craio que ne vu pas le retorna revèrè.

DJAN-DANIET.

#### Ce diable de colonel.

Le colonel... bien connu, -- il est aujourd'hui dans un monde meilleur -- n'était pas un Adonis; oh! non. Il avait surtout un profil bec d'aigle, très caractérisé, qui faisait souvent l'objet des plaisanteries de ses subordonnés et de toutes les personnes de son entourage.

Un jour, à table avec des dames et de jeunes officiers, on le prie, au dessert, de chanter quelque chose. Un lieutenant imberbe, assez fat, par exemple, dit à demi-voix: « On sait bien que les oiseaux de proie ne chantent pas. »

Le colonel a entendu vaguement.

« Qu'a dit monsieur? » demande-t-il à sa voisine.

La dame, interloquée, ne répond pas tout d'abord.

Le jeune lieutenant est sur le gril.

« Eh bien?... » fait le colonel, insistant.

— Eh bien,... colonel, monsieur a dit que les oiseaux de proie ne chantaient pas.

Le colonel, très calme: « Les paons non plus! »

Une autre fois, à table également, conversant avec sa voisine, le colonel... dit: « Voyez-vous, chère madame, quand une femme a envie de se marier, elle épouserait bien le diable!... »

— Vraiment, on le dirait, répond la dame, en jetant un coup d'œil à la femme du colonel.

#### Deux hommes.

UN HOMME SUSCEPTIBLE.

C'est pas pour dire, au moins, mais il ne fait pas beau vivre avec ces gens qui prennent la mouche tant facilement. Il faut avoir soin de mettre des gants pour leur parler, et puis tourner sa langue dans sa bouche avant de lâcher un mot, autrement on est sûr qu'ils vont se mettre de travers; et après c'est une affaire du tonnerre pour les rabouer.

J'en ai connu un ainsi. Il était domestique à Colombier sur Morges, il y a déjà longtemps de cela. Mon gaillard avait remarqué une fille qui était aussi domestique dans le village, et, sans en avoir l'air, il commençait un peu à la courtoier.

Voilà-t-il pas qu'un dimanche, à une dansée à Vullierens, il y trouve sa belle, qui était justement en train de vendre des séchons. De beau savoir qu'il va l'inviter et, tout en dansant, il a voulu faire un brin de causette.

— Dè io itès-vo? qu'il lui demande.

La pauvre fille, qui était de Vouittebeuf, lui dit tout bonnement:

— Mè, iè chu dè Vouaitèbau, et vo, dè io ité-vo?

Mon gros patifou, a-t-il pas cru qu'on le traitait de bœuf.

— Ah! vo itès dè Vouaitèbau, qu'il lui a dit; eh bin mè, iè chu de Vouaitèvatse!

Et il te l'a plantée là, au beau milieu de la dansè.

Faut-il pourtant être taborniau, quand même!

UN HOMME A CONVICTIENS.

Nous voilà pourtant un peu débarrassés des votes.

Je sais pas si vous êtes comme moi, mais il me semble qu'il n'y a pas grand mal. A-t-on assez voté et revoté pendant l'année passée. Il semblait, pardine, qu'on en voulait faire métier.

Et puis, ce ne serait encore rien si chacun y

allait pour son compte, mais il y a des masses de gens qui veulent à toute force faire passer ceux qu'ils entendent. C'est pas qu'ils y gagnent grand'chose, pas plus, c'est rien que pour qu'il soit dit qu'ils sont les plus forts. Et puis, les journaux s'en mêlent. On discute, on s'échauffe, on perd son temps, et, en fin finale, on a encore bien souvent l'affront de voir qu'on a perdu.

Quand je vois de ces gaillards qui se font tant de mauvais sang, je repense à un bon vieux paysan de Poliez-le-Grand.

C'était, il y a déjà quelque temps, on votait pour nommer un conseiller national, et il y avait deux candidats, Monsieur Rubattel-Chuard et Monsieur Freymond.

Le jour des votes, ils étaient là toute une bande à discuter lequel valait le mieux. Vous devez croire qu'ils n'étaient pas d'accord; ils parlaient tous à la fois, tant et si bien qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre.

Tout à coup, arrive l'oncle Samin qui sortait de voter.

— Eh bin, onclio Samin, lui crie quelqu'un, por quouè ai-vo vòta, huò? Po Rubattel ad bin po Freymond!

— Oh bin, repond l'oncle Samin, mé, iè vòta po Freymond, lé lo pliu pri!

Dites-vo, est-ce au moins pas une raison, ça?

PIERRE D'ANTAN.

#### Une fine goutte!

A son ami Grivaux,  
Certain vigneron de Lavaux  
Offrit un jour une bouteille  
D'un vin dont il disait merveille.  
— Eh bien, fait notre vigneron,  
Comment le trouves-tu, mon bon?  
Il a dix ans, si ce n'est davantage!  
L'autre, caressant du regard  
La bouteille où dort le nectar:  
— Elle est petite pour son âge!

E.-C. THOU.

#### Quelqu'un demandait conseil.

« Des conseils, lui répondit-on, je n'en donne et n'en demande jamais. Ne prenez pas une détermination dans un moment de dépit ou de mauvaise humeur; mais, en dehors de ces moments-là, vous êtes, mieux que toute autre personne, à même de juger de votre situation et de la résolution qu'il vous faut adopter. Si vous ne demandez conseil qu'à une seule personne, ou bien vous ne suivrez pas l'avis qui vous est donné — ce n'était pas la peine alors de le demander — ou bien vous y conformerez votre conduite et, huit fois sur dix, vous vous en trouverez mal. Si vous vous adressez à plusieurs: autant de personnes, autant d'avis différents. Dans l'incertitude, vous n'aurez autre chose à faire qu'à suivre votre propre sentiment. Le plus souvent, c'est encore ce qu'il y a de mieux. Le véritable fruit de l'expérience ne se récolte pas sur l'arbre d'autrui. »

#### Un singulier horloger.

Le général de B..., officier distingué de l'armée française, se retira dans sa ville natale de C... Excellent homme sous tous les rapports, il se faisait, néanmoins, remarquer par une singulière manie: il tirait sa montre à chaque instant pour vérifier l'heure du moment. Rencontrait-il un ami, sa première parole était: « Quelle heure est-il, s'il vous plaît? »

Si la montre de son ami s'accordait avec la sienne, il éprouvait une vive satisfaction, mais s'il en était autrement, il paraissait tout agité et il tenait à savoir sur quelle horloge cette montre avait été réglée. Il réglait son chronomètre, disait-il, sur l'horloge de la gare, laquelle était tenue à ne point varier. Quand celle-ci retardait ou avançait de quelques secondes: « Ah! s'écriait-il avec colère, ces chefs de gare sont-ils négligents? Les inspecteurs devraient leur infliger